

Guillaume Herbaut

7/7, L'ombre des vivants



7 séries pour 7 histoires de survivants, de fantômes et de souvenirs que l'on tait, mais que l'on garde toujours en soi et qui marquent à jamais. 7/7 porte la mémoire des drames de l'Histoire : la vendetta albanaise, la politique génocidaire nazie à Auschwitz, les bois empoisonnés de Tchernobyl, les parias de Nagasaki ou les femmes martyres de Ciudad Juárez. Cruauté, volonté de puissance, de vengeance... Par tableaux successifs, dans un silence désenchanté, Guillaume Herbaut nous donne à voir les conséquences effroyables sur les hommes et leur environnement. Car c'est bien de l'humain dont il est question ici. Ou plus exactement de sa perte.

7/7 L'ombre des vivants : memento mori Michel Poivert

7/7 est un contrat que Guillaume Herbaut a passé entre la photographie et lui-même : sa peur peut-elle être la raison d'une œuvre ? Aller sur le terrain, là où opère la violence, non pour la subir ou même témoigner, mais pour en faire sa cible : une étude sur la nature de l'humanité contemporaine.

Réfléchissant ses images le crayon à la main, prenant notes et traçant ses croquis, le photographe avant étape par étape jusqu'à la réalisation de la prise de vue. Vengeance en Albanie, terreur au Mexique, blessure au Japon, traumatisme en Pologne ou bien encore hantise en Ukraine, forment de longs cercles qui toujours ramènent le photographe à sa propre histoire.

Donner un visage à ce qui effraye peut-il aider à conjurer nos peurs ? Memento mori : derrière l'esthétique des vanités, les images forment ici un art de mourir.

1/7 : Livry, 2002

5 photographies, 40 x 50 cm

Cette série fait référence à la perte d'un proche du photographe.

Livry. Gargan 14 juillet 1996

Mes chers enfants,

Je suis seule maintenant, aussi
je tiens à vous exprimer ma
reconnaissance maternelle pour votre
gentillesse et votre affection !

A mon décès, je désire qu'une
bonne entente règne entre vous tous !
Pour vous partager nos



Guillaume Herbaut, Livry

2/7 : Shkodra, 2004-2006

15 photographies, 40 x 50 cm

Dans le nord de l'Albanie, 10 000 personnes sont concernées par la vendetta et vivent cloîtrées de peur des représailles de la famille adverse. 1000 enfants ne sortent pas et ne vont plus à l'école. 2000 femmes ont perdu leurs maris dans des règlements de compte. La chute de la dictature communiste en 1991 a fait ressurgir d'anciennes pratiques. Le Kanun, un code civil rédigé au XVème siècle par un seigneur du Nord, Lek Dukadjini, étend désormais sa voix quand celles des policiers et des juges sont inaudibles. Le Kanun codifie strictement la vengeance. Une famille dont un des membres a été tué a l'obligation de se venger.



Guillaume Herbaut, Shkoder



Guillaume Herbaut, Shkodra



Guillaume Herbaut, Shkodra

3/7 : Oswiecim, 2003-2004

18 photographies, 40 x 50 cm

Entre 1940 et 1945, les Nazis ont implanté dans la ville polonaise d'Oswiecim le camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz. Ici, plus de 900 000 personnes ont été exterminées. Avant la guerre, la ville comptait 12 000 habitants dont 7000 étaient de confession juive. Soit 60 % de la population. Elle possédait 13 synagogues. À la fin de la guerre, seuls 70 juifs sont revenus dans la ville. Aujourd'hui, Oswiecim compte 48 000 habitants. Le dernier juif est mort en 2000. Il ne reste qu'une synagogue, dans laquelle il n'y a plus d'office religieux.



Guillaume Herbaut, Oswiecim



Guillaume Herbaut, Shkodra



Guillaume Herbaut, Shkodra

4/7 : Slavoutich, 2002

18 photographies, 40 x 50 cm

26 avril 1986: Le bloc N°4 de la centrale de Tchernobyl explose. Une zone de 30 Km autour du réacteur est évacuée, dont Pripjat, ville qui abritait une grande partie des ouvriers de la centrale. Pour les reloger, le gouvernement soviétique décide non loin de là de construire une nouvelle ville : Slavoutich.

À l'image de Pripjat, Slavoutich doit être la cité idéale : construite en pleine forêt, elle accueille 22 000 habitants, logés dans des maisons individuelles avec jardins privatifs ou dans des appartements spacieux. Les rues sont propres, les magasins bon marché, il n'y a ni coupure d'électricité, ni pénurie de chauffage. Une chaîne de télévision diffuse quotidiennement des nouvelles de la centrale, et chaque république de l'Union Soviétique a construit un quartier.

À la fin des travaux, les autorités constatent que la région est aussi contaminée.

Décembre 2001 : la centrale de Tchernobyl est définitivement fermée.

Sur les 12 000 employés, 9000 vont être licenciés.



Guillaume Herbaut, Slavutich



Guillaume Herbaut, Slavoutich



Guillaume Herbaut, Slavoutich

5/7 : Urakami, 2005

18 photographies, 40 x 50 cm

Le 9 août 1945, il fait très beau sur Nagasaki. À 11 h 02, l'explosion de la bombe Fat Man fait 75 000 victimes sur le coup. Trois jours après le lancement de la première bombe atomique américaine sur Hiroshima, le bombardier américain Bock's Car doit larguer la deuxième bombe atomique sur le Japon. Ce jour-là, la ville ciblée est sous les nuages, le pilote se retranche donc sur la deuxième ville de sa liste.

A Nagasaki, le bombardier américain avait pour mission de détruire la zone industrielle portuaire, où Mitsubishi construisaient des navires de guerre. Mais le pilote se trompe, et largue la bombe atomique 3 kilomètres plus tôt, sur Urakami. Ce quartier, qui regroupaient les minorités sociales de la ville, mais aussi les Chrétiens, les Coréens, et un centre pénitencier, fut entièrement détruit. Depuis, au moins 150 000 personnes sont décédées des suites de leurs blessures ou de maladies liées à la radioactivité.

Les victimes de ces deux bombes sont devenues les Hibakushas, les « survivants ». Leurs souffrances ont été tout autant physiques - en l'absence de traitement adapté - que psychologiques. Au sein de leur propre pays, ils se sont sentis rejetés, isolés. Ils ont connu la discrimination dans leur vie professionnelle et un taux de chômage élevé. Pire, la transmission héréditaire de la « maladie atomique » étant un sujet d'angoisse pour les Japonais, personne ne voulait épouser un homme ou une femme d'Hiroshima ou de Nagasaki. En 2003, il y avait 85 000 Hibakushas au Japon.



Guillaume Herbaut, Urakami



Guillaume Herbaut, Urakami



Guillaume Herbaut, Urakami

6/7 : Ciudad Juárez, 2007

18 photographies, 40 x 50 cm

Depuis 1993, près de 400 femmes ont été assassinées dans des conditions particulièrement atroces à Ciudad Juárez.

Juárez est la quatrième ville du pays, elle compte 1,5 millions d'habitants. Elle est le bastion de l'un des plus importants cartels de la drogue d'Amérique latine, et l'un des points frontaliers les plus transités de la planète.

Juárez accueille des centaines de milliers de travailleurs employés dans 250 maquiladoras, installées aux limites du désert. Ces usines d'assemblage délocalisées nord-américaines, asiatiques et européennes attirent des travailleurs venant de tout le Mexique. 80% de la population vient de l'intérieur du pays. La majorité de ces migrants sont des femmes, jeunes, peu spécialisées, corvéables à merci, entassées dans les bidonvilles qui cernent la ville.

Plus de 10 ans après le meurtre de la première victime, retrouvée nue dans le désert qui sépare les Etats-Unis du Mexique, les autorités ne peuvent toujours pas désigner les responsables du massacre ni donner une explication convaincante à la tragédie.



Guillaume Herbaut, Ciudad Juárez



Guillaume Herbaut, Ciudad Juarez



Guillaume Herbaut, Ciudad Juarez

7/7, 2008

3 photographies, 40 x 50 cm

Le point final de la série.



Guillaume Herbaut, 7/7

Composition de l'exposition

Série exposée sous forme de ligne sans discontinuer de 100 photo 50x60. Les Séries 2/7, 3/7, 4/7, 5/7 et 6/7 peuvent faire l'objet d'une exposition individuelle.



Visa pour l'image, Perpignan



Jeu de Paume, Paris

Guillaume Herbaut

Guillaume Herbaut vit et travaille à Paris. Parallèlement à des commandes pour la presse, son travail documentaire le conduit dans des lieux chargés d'histoire dont il interroge les symboles et la mémoire afin d'en révéler les drames invisibles : Tchernobyl, Auschwitz, Nagasaki et plus récemment le conflit en Ukraine. Ses photographies ont été exposées au Jeu de Paume, à la Maison rouge, à la grande Arche du Photojournalisme ou encore dans de nombreux festivals. Il a reçu plusieurs récompenses, dont deux World Press, un Visa d'or, le prix Niépce 2011 et, en 2016, le prix Bayeux-Calvados des correspondants de guerre, catégorie web journalisme, pour son carnet de route en Ukraine produit par Arte Info.

« Guillaume Herbaut engage la photographie dans un processus à rebours de l'actualité. Au témoignage direct sur l'événement, il superpose l'élaboration de scènes dignes de récits légendaires. Pour construire cet ambitieux projet, il s'immerge dans les temps et les espaces de la grande comme de la petite Histoire où l'humanité fait face à son destin. Gloire technologique (le nucléaire), instruments du pouvoir (les armes), souffle démocratique (révolution en Ukraine) se heurtent au péril sanitaire, à la cupidité morbide et aux affres totalitaires. Herbaut photographie la chute de l'Empire contemporain.

Le pouvoir des images est au cœur de la transformation de l'actualité en légende. Chaque grand chapitre qui s'écrit au fil de l'œuvre de Guillaume Herbaut est une exploration des ressources esthétiques de la photographie et des références qu'elle offre après deux siècles d'existence – exploration aussi de sa capacité à imaginer le monde à partir des faits bruts.

La photographie est-elle encore capable de nous édifier ? semble interroger Herbaut. Oui, lorsque l'histoire singulière et les lieux particuliers se transforment en thèmes universels. La Zone est la figure du déclin, la Place est celle des espoirs, le sexe nu celle d'une origine du monde iconoclaste, une poitrine libre l'image d'une révolution à venir. Guillaume Herbaut ose photographier comme on écrit une tragédie. Mais la catharsis n'est pas affaire de morale, elle nous aide à visualiser nos peurs.

On lira tout au long de cette fresque photographique le récit du journal de Guillaume Herbaut. Il affirme ainsi son rôle de narrateur. Ce n'est plus alors à la tragédie que l'on pense mais au théâtre épique de Brecht, lorsque l'acteur vient nous parler en face : la parole crée cette distance qui fait observer les événements terribles qui se jouent sur la scène du monde. En accuser les travers, en pointer les impasses comme les espoirs, en exprimer la sensualité âpre et héroïque, c'est à la photographie qu'il revient aujourd'hui de représenter les événements avec le réalisme dont elle est la seule capable. Toutes les photographies de Guillaume Herbaut ressemblent à de mauvais rêves éveillés. Il y a quelque chose d'enfoui dans ses photographies qui tout d'un coup fait surface : c'est la semelle des images qui colle à vos yeux.

Peut-être est-ce cela, le stade ultime de ce que le photojournalisme a dessiné depuis le XXe siècle : un art séculier, le point de rencontre de l'imaginaire et du politique. »